

Zeitschrift: La vie musicale : revue bimensuelle de la musique suisse et étrangère
Herausgeber: Association des musiciens suisses
Band: 3 (1909-1910)
Heft: 17

Artikel: Schumann en voyage [à suivre]
Autor: Rüdder, May de
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-1068857>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 14.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

contre l'italianisme, ses grands efforts de symphoniste, ses tentatives de théâtre et d'oratorios, tout cela s'est fané, les circonstances sont changées, les techniques ont passé outre : le témoignage de sa douleur est immortel. Est-ce à dire qu'il ait écrit de la musique de fou ? Hélas ! C'est trop souvent la nôtre qui, faite de sang-froid par des algébristes, semble folle et décadente auprès de la sienne, auprès de ces chefs-d'œuvre de clarté, de lucidité, de pur sentiment, de pur amour de la nature, de tendresse, de foi, d'ingénuité et de puissance, où l'idée musicale jaillit d'une source inépuisable. Il est le roi du lied et l'un des grands princes du piano, un grand poète au cœur innombrable. Il s'est terriblement défendu contre l'ennemie. Il s'est astreint à une existence très réglée, il a voulu la vie de famille, il a réservé toutes ses forces pour un travail régulier, il a eu les mœurs de la saine bourgeoisie allemande, il a fait « une carrière » selon les principes admis par les artistes de sa génération. Ses voyages, qui eurent tous des causes d'utilité, n'indiquent ni désordre ni nomadisme. Sa conduite d'époux et de père fut irréprochable, ses amitiés furent fidèles et profondes. Tout cela cependant n'était que la contrainte de sa volonté sur le vrai visage de sa vie.

Il a dissimulé jusqu'au bout, il a dû souffrir tout ce qu'un homme peut souffrir au monde, sans rien dire, comme Eugène Carrière dont l'agonie consciente et sereine m'a souvent fait penser à la fin de Schumann. C'est la musique qui l'a tué, ou plutôt il s'est résigné au suicide lent pour lui obéir, car elle ne pouvait être *sa* musique qu'en lui coûtant la joie de vivre et la conscience. C'est en face de cette vérité qu'il a vécu sans faiblir. C'est la beauté de ce drame psychologique qui donne à toute son œuvre de lied et de piano — celle où nous le trouvons vraiment — cette qualité unique qui crée les enthousiasmes et fonde les cultes. Elle le place au nombre des héros. Elle en fait une de ces figures spéciales dont le concile constitue une sorte d'Eglise intellectuelle. C'est sa vie même qu'il nous a donnée : quand nous entendons sa musique, nous ne pensons point d'abord à l'art, mais à lui : il est toujours là, maître d'un certain nombre des rythmes les plus secrets de notre cœur. Il est devenu une de nos façons de ressentir. Il appartient aux poètes, aux amants, à l'humanité, il est une date dans la formation de la conscience moderne¹.

CAMILLE MAUCLAIR.

Schumann en voyage

A la saison où les joies douces et reposantes des villégiatures au grand air, où les émotions fébriles et passionnantes des expéditions en lointains pays, agitent et occupent un peu l'esprit de tous, il ne déplaît pas à ceux qui ne sont point encore en route, de suivre sur les cartes géographiques ou illustrées, l'ami ou le parent en voyage, et plus agréable encore est le récit vivant, oral ou écrit du touriste généreux, vibrant et observateur qui fait partager ses impressions.

Dans cette dernière catégorie de voyageurs, je rangerais volontiers Robert Schumann qui, pour n'avoir pas été un très grand « vagabond », nous a cependant laissé de délicieuses impressions de voyage où s'exprime tout son cœur

¹ Du « Courrier musical » qui, le 15 avril dernier, consacra un très joli numéro à la mémoire de Robert Schumann.

enthousiaste et chaleureux, doublé d'un esprit vif, curieux et extraordinairement réceptif. Ces relations datent presque toutes des années fiévreuses de sa jeunesse, précédant cette union idéale avec Clara Wieck pendant laquelle les voyages ne furent guère souvent de simple « agrément ».

Ce qui nous rend les récits de Schumann particulièrement attachants, c'est la spontanéité et la profondeur de l'impression, surtout en présence des grands tableaux de la nature ; sous le flot de l'émotion qui se dégage encore de ces lignes, le lecteur lui-même vibre et s'émeut, sent, voit et jouit, car vraiment, il *partage*.

Cette fraîcheur de la jeunesse jointe à la pénétration du penseur se retrouvent dans les lettres de l'étudiant de dix-huit ans comme dans celles du musicien de trente. Parfois, cela tient en quelques lignes, d'autant plus expressives alors ; d'autres fois, en de longues pages détaillées avec l'enthousiasme et l'éloquence d'une âme débordante d'émotion.

Un petit voyage en Bavière, avec le cher ami Rosen, occupe les vacances d'avril, en 1828. Schumann avait alors à peu près dix-huit ans ; c'est alors qu'il fit à Bayreuth « si joliment situé » ce pieux pèlerinage à la maison du philosophe-poète Jean-Paul qu'il révérait à l'égal d'un Goethe. Elle est dans un tranquille paysage de campagne, modeste et paisible elle-même, et le jeune étudiant y passa deux heures en véritable vénération. Aussi, après cette petite tournée, « la froide » et raide Leipzig et la non moins glaciale jurisprudence » ne lui parurent-que plus désagréables. Si, au moins, le cadre à l'étude était beau !

Et c'est ainsi que l'étudiant songea à Heidelberg, « ce paradis de la nature » comme il l'appela plus tard, et où il ne tarda pas à se fixer, devenant plus rêveur et idéaliste que jamais ! Le voyage seul le met déjà en joie : « De Leipzig à Franc- « fort ce fut comme un vol par une centaine de cieux printaniers ». Avec finesse et humour, il nous présente aussi à ses compagnons de voyage ; puis voici « l'ai- « mable Mein avec ses barques légères et ses bateaux sur sa pure et miroitante « surface » ; Francfort, sous un ciel très bleu, avec ses parcs et promenades superbes, la lointaine chaîne du Taunus, « le Mein comme un ruban d'argent, les « acacias odorants des allées où les jeunes filles s'ent vont par deux, où les « enfants jouent dans la joie ». Après la promenade poétique, c'est la visite historique « sans plan et sans aucun guide par tous les petits coins et détours de la « ville ». « Et combien plus variée, plus intéressante et poétique est cette cons- « truction où chaque minute vous met en présence d'un autre aspect de la ville, « que cette disposition rectiligne, identique, symétrique de ces longues et « ennuyeuses rues de deux lieues dans nos systèmes d'édification actuels ! » Mais le voyage se poursuit, et voici Schumann en route pour Wiesbaden : « Dans la « voiture, six personnes : une jolie et gracieuse jeune fille du Wiesbaden, au nez « grec, un ex-étudiant, un désespérant commerçant-spéculateur dont les yeux ne « cessaient de rouler, deux vieilles femmes qui allaient aux bains de Wiesbaden, « et Wilibald Alexis¹ qui avait mal à la tête. Le temps était beau... Tonnerre ! « Comme les chevaux couraient et dans quelle joie débordante j'étais, et comme « l'on s'arrêta à l'auberge pour renouveler le fourrage, et comme toute la compa- « gnie causait, et comme tout le monde fut triste quand je pris congé à Wiesba- « den !... Je ne sais si je fus encore jamais d'humeur si divinement joyeuse. » La ville pourtant le laisse froid ; combien il lui préfère, les petites maisons et rues de Francfort et de Nuremberg ! Aussi ne reste-t-il guère dans la luxueuse ville d'eaux. « A neuf heures, nous partions de Wiesbaden. Je fermai les yeux, afin de pouvoir « jouir d'une âme entière, pleine et pure du premier regard sur le vieux et majes- « tueux Père-Rhin (*Vater-Rhein*). Et comme je les ouvris, il était là, devant moi, « calme, tranquille, grave et fier comme un ancien dieu de l'Allemagne avec, « auprès de lui, tout le beau, fleuri et verdoyant Rheingau, ses montagnes et ses « vallées, et ses paradis de vignobles. » Alors viennent une série d'impressions rhénanes : le beau paysage du Niederwald, l'effet des « vieux burgs dont on « entend parler et rêve tant de fois dans sa jeunesse, et avec lesquels il en va « comme de toute chose : les premiers étonnent et on reste bailler devant eux. On

¹ Ami et compagnon de voyage de Schumann.

« voudrait y monter, etc., etc. Plus tard, on y passe comme devant quelque chose d'habituel ». Ehrenfels, la Tour aux Souris, Rüdesheim, la Rochuskapelle, Bingen et son vieux castel romain défilent avec leurs évocations légendaires. Vers Coblenze, le voyage se poursuit sur le « coche d'eau » (*Wasser-diligence*); Schumann, au soir, débarque dans le petit village de Cappellen où la soirée est délicieuse au bord du fleuve merveilleux; le matin non moins exquis « aux ruines « sombrement drapées de Stolzenfels d'où la vue est incomparable ». Par contre, Coblenze n'a pas beaucoup charmé notre voyageur; son journal porte ces mots laconiques : « les coriaces soldats prussiens — la coriace compagnie de table — « le coriace piano — le coriace vin de Moselle (!) — le coriace menu — moi-même « extraordinairement coriace ! » Toutefois, le Rhin et la Moselle, Ehrenbreitstein, en face, et ses vignobles, lui donnèrent une petite compensation. Mais le retour sur Mayence ne se fit pas attendre. « La ville était magnifique avec ses belles « tours rouges et ses centaines de vaisseaux. » Hélas ! ici, autre pénible constatation : la poche du voyageur était presque vide et c'est au plus vite qu'il fallut songer à gagner cet « Heidelberg tant désiré ». ¹

Schumann a remarquablement défini les caractères si différents des vallées du Rhin et du Neckar ; « Mon aimable Heidelberg, écrit-il, comme tu es belle et « idylliquement candide ! Ainsi que le Rhin et ses montagnes me suggèrent la « beauté mâle, ainsi celle de la vallée du Neckar m'apparaît féminine ; là, tout est « en forts et solides enchaînements ; accords de la vieille Germanie ; ici, tout en « douces et chantantes modulations provençales. » ² Malgré le charme de la petite ville dominée par son merveilleux burg émergeant d'une forêt de chênes, les huit semaines de vacances universitaires suggèrent bientôt à l'étudiant un nouveau plan de voyage. Cette fois, la Suisse et l'Italie l'attirent. En vue de ce départ, il apprend même le français et l'italien qui lui seront d'ailleurs utiles à d'autres points de vue. Cependant la bonne maman Schumann, toujours soucieuse des intérêts et des études de son fils, semble avoir fort déconseillé cette nouvelle expédition. Tout aussitôt, voici une réponse du fils pour circonvenir et faire céder les plus inflexibles, car les meilleures raisons sont énoncées : « Je parle déjà assez « bien le français et l'italien, mais en ce voyage je me familiarisera tout à fait « avec ces langues, et c'est infiniment moins coûteux que toute une année d'études pendant laquelle je n'ai pu avoir cette pratique. Secundo : Aucun étudiant « ne reste à Heidelberg pendant les vacances universitaires. La Suisse n'est qu'à « douze milles d'ici, l'Italie, guère beaucoup plus loin. Combien d'étudiants de « Leipzig font le voyage, sans manquer une heure à leur collège, et moi qui suis « de soixante milles plus rapproché qu'eux, avec huit semaines de congé, je ne le « ferais pas ? Et puis, écoute les doux mots : Domo d'Ossola, Arona, Lago maggiore, Milano, Brescia, Verona, Padua, Venezia ; je suis sûr que tu diras : Mon « bon Robert, un jeune homme comme toi doit voyager pour un peu couper et « arrondir ses ailes corporelles afin qu'il puisse plus facilement planer par ses « ailes spirituelles ; si même cela coûte quelque dépense, tu verras aussi un tout « autre monde et d'autres gens, tu apprendras l'italien et le français et tant de « choses valant bien de l'argent, etc. ³ ». Et suivent encore douze autres raisons « sans toutes les autres qui ne sont pas comptées ». Aussi le jeune étudiant gagna sa cause et le même mois, le voilà en route.

(A suivre.)

MAY DE RÜDDER.

La Vie Musicale publiera dans son prochain numéro :

GEORGES HUMBERT : *Musiques nouvelles* (Zurich, 27-31 mai 1910).

¹ Toutes les citations précédentes sont prises à la longue lettre de Schumann à sa mère, de Heidelberg, 24 mai 1829. — Les traductions comme celles qui suivent, sont de l'auteur de l'article.

² Lettre à sa mère. Heidelberg, 17 juillet 1829.

³ Lettre à sa mère. Heidelberg, 3 août 1829.